Le COURRIER de la SIELEC—n° 5

Sommaire

Point de vue **P. 2**
Plaidoyer contre le nombrilisme p. 2

Revue des livres **p. 3**
Astres et désastres p. 4
Quatre femmes écrivains p . 5
Le Grand désenclavement du monde p. 6
La Condition cosmopolite p. 7
Madame Desbassayns p. 10

Redécouvrir **P. 13**
Les Peaux noires p. 13
Le Robinson noir p. 14

Editions **P. 15**

Agenda **P. 18**

Si vous souhaitez contribuer à un prochain numéro, prière d'envoyer les livres, articles, comptes rendus ou toutes informations à :
rr-sielec@orange.fr

Adresse postale
19 rue Planet, 30150 Roquemaure
France

L'association sur le net
www.sielec.net

Point de vue

PLAIDOYER CONTRE LE NOMBRILISME

Roger Little, Trinity College Dublin

Il m'a récemment été donné de lire l'essai de Marius-Ary Leblond qui a pour titre « La France devant l'Europe »[i], repris dans la réédition des écrits sur le colonialisme de ces cousins réunionnais[ii]. Sa pertinence après quelque cent ans, malgré tous les changements survenus en France, en Europe et dans le monde, est frappante et je voudrais reprendre ici un des arguments centraux du texte pour poursuivre un thème qui m'est cher.

Dans une section intitulée « Devons-nous être les Chinois d'Europe ? », titre qui prend aujourd'hui une allure inattendue, les auteurs, dont la contribution exacte ne saurait être distinguée l'une de l'autre, déclarent : « Voici qu'à propos de plusieurs romans coloniaux récemment parus, des critiques parisiens déclarent qu'il n'y a pas lieu de s'intéresser profondément à l'âme, aux questions sociales, aux grands motifs des races qui se développent dans nos colonies sous notre domination ». Et de citer Léon Blum, « qui résume avec une force de finesse et une dialectique conséquente qui frappent, le sentiment d'un grand nombre de Parisiens » :

La raison m'en paraît bien simple, écrit-il, c'est que le roman colonial décrit d'autres sociétés que la nôtre, faites d'autres éléments, reposant sur d'autres faits et sur d'autres mœurs. Sans doute, il peut signaler des abus, inspirer des réformes, suggérer des réflexions *importantes* sur la valeur comparée des morales et sur le mérite relatif des races. Mais des réflexions de cet ordre restent *superficielles* et passagères, elles ne remuent pas des sentiments profonds, n'ébranlent pas les ressorts actifs de l'intelligence et cela parce que notre vie propre *n'y est pas intéressée.* Romans sociaux pour les gens de là-bas, sans doute, mais pas pour nous. Il y a certaines qualités d'émotion que peut seulement susciter le spectacle d'êtres pareils à nous, d'une société faite comme la nôtre ou que nous puissions transposer dans la nôtre. J'ai trop conscience de la légitimité, de la nécessité du roman social (roman social français-métropolitain, entend dire M. Blum) pour ne pas me défendre aussitôt, dans la mesure de ma force, contre *la diversion exotique*[iii].

S'intéresser à l'être humain en raison directe de sa proximité, autrement dit en raison inverse de son éloignement géographique, est sans doute le propre du commun des mortels, mais on peut s'étonner que le généreux Léon Blum du Front populaire de 1936-1937 ait pu avoir des vues aussi étroites en 1904. En bon socialiste, cependant, il ne faisait que prolonger ainsi les idées et l'idéal de la gauche radicale, représentée notamment par le Clemenceau qui, dans les années 1880, avait si violemment opposé la politique coloniale de Jules Ferry.

Marius-Ary Leblond s'érigent contre cette position au nom de la tradition républicaine :

On ne pouvait rédiger profession de foi plus nationaliste et moins socialiste.

Moins socialiste : – C'est, en effet, tenir exactement au colonial, citoyen français (payant outre les impôts des droits de douane et d'octroi exorbitants et entretenant des fonctionnaires métropolitains, dont il se passerait volontiers), c'est lui tenir le même raisonnement que le bourgeois jadis à l'homme du peuple, celui qu'en 1848 encore on employait constamment contre le roman social lui-même : « Vous ne m'intéressez pas ; je suis autre que vous ; les infortunes et les crises morales des ouvriers ne remuent pas en moi des sentiments profonds. »

Plus nationaliste : – Certes, M. Léon Blum a nettement formulé des préjugés, non de sol seulement, mais de race, en vrai gobinien utilitariste. Se défendre d'associer aux siennes des émotions de races étrangères, c'est singulièrement restreindre l'humanité en même temps qu'être chiche de sa sensibilité. Fut-il en vérité la peine pour nous de prendre à cœur l'affaire Dreyfus dont le but était de prouver à des Occidentaux de France qu'il n'y a pas de différences de races devant l'humanité, que nous devons nous intéresser également aux droits primordiaux des Aryens de France et des Juifs qui, en somme, ont depuis longtemps fait poser aux nations le problème, sinon de l'exotisme, au moins de l'orientalisme ? À ce moment, M. Blum aurait été avec nous pour ne pas accepter qu'on écrivît, comme il vient de le faire « notre vérité », car on proclamait alors une vérité *une* pour l'humanité *une*.

On ne saurait qu'abonder dans le sens de Marius-Ary Leblond, et même si les références ont changé, – l'affaire Dreyfus est remplacée à la une par les minorités visibles des banlieues ou par l'intégrisme musulman ou chrétien – leur point de vue résonne aujourd'hui d'une manière qu'ils n'auraient pu prévoir. Leur « aujourd'hui » ressemble drôlement au nôtre :

Trop peu […] savent aujourd'hui ce qu'est dans sa réalité et sa complexité la nation française parce que trop peu ont assez voyagé pour savoir qu'il existe en dehors de la France métropolitaine,

des Français aussi Français que ceux du cosmopolite Paris, et qu'une question sociale qui affecte les uns ne peut manquer de toucher par correspondance les autres. Ils perpétuent l'esprit de Voltaire et de sa néfaste plaisanterie sur le Canada. Le caractère du Français métropolitain resterait incomplet et étriqué s'il ne sentait tout ce qui atteint profondément le citoyen français des colonies. La grande utilité de la colonisation a été précisément d'élargir la sensibilité du métropolitain, de lui faire prendre conscience de l'univers et de l'humanité dans leurs harmonies, ce qui est indispensable à constituer la supériorité d'un être et d'une race et ce sans quoi il n'arriverait pas à dominer même sa propre vie.

Nous n'avons qu'à reconnaître que notre quotidien a vu depuis lors non seulement la fin des colonies, mais encore et surtout une société française elle-même mixte à un degré à la fois troublante et stimulante (voire troublante pour certains, stimulante pour d'autres) grâce à l'immigration et à ceux qui en sont issus. Bref, le « cosmopolite Paris » d'alors serait à peine reconnaissable dans le Paris arc-en-ciel d'aujourd'hui. Si les voyages à l'étranger sont devenus courants, cela ne prouve nullement que ceux qui en ont les moyens n'évoluent en vase clos lors de leurs déplacements. La nation française n'est plus celle que définit Renan. Pour faire écho aux termes de Marius-Ary Leblond, la grande utilité de la postcolonialité a été de sensibiliser le métropolitain à l'humanité de l'autre et par là même de lui fournir l'occasion de dépasser tout hexagonalisme étroit et partant de dominer une vie élargie.

Marius-Ary Leblond font remarquer que « les hommes de couleur eux-mêmes […] sont au moins aussi civilisés que les paysans de beaucoup de départements et bien plus sincèrement républicains » et, attachés à promouvoir l'importance des arts et surtout de la littérature, ils notent que « la solidarité entre les races que révèle un roman exotique est ce qu'il y a de plus exaltant pour une conscience moderne ». Constat capital pour ceux qui s'attachent à l'étude de la littérature coloniale, mais aussi pour ceux qui souhaitent relier le passé au présent. « Le propre de l'art [et, ne faut-il pas ajouter, des études critiques] – qui est avant tout intuition – est précisément de nous aider, en aiguisant notre sensibilité, à passer outre nos ignorances, nos préjugés de race pour nous initier aux grandes questions humaines des races lointaines. »

Or, ces « races » ne sont plus lointaines : elles sont nos voisins. Il est d'autant plus urgent d'outrepasser les apparences pour y reconnaître l'unique race humaine. Si c'est bien, selon Marius-Ary Leblond, « la vertu de l'art de tendre à l'ardeur suprême la sympathie en supprimant les distances », les distances ont été supprimées en l'occurrence par les grands mouvements de l'histoire qu'a connus le vingtième siècle : l'art prend maintenant la relève. Les cousins originaires de la Réunion avaient la distance requise pour bien juger du nombrilisme hexagonal, mais leur différence d'avec Blum n'est en quelque sorte plus de mise puisque l'exotique est devenu le social, le national de tous les jours.

Pour larges que soient les vues de Marius-Ary Leblond, ils n'ont paradoxalement pas su s'ouvrir au monde entier. Dominer l'anglophobie ambiante était trop leur demander, et le cas de Kipling est comme une graine qui s'attache et dont ils n'arrivent pas à se défaire, tant ils auraient souhaité qu'il fût français. Par malheur, semblent-ils dire, tout en minimisant ses qualités littéraires, « il jouit, en effet, d'une réputation universelle, qu'il doit beaucoup plus à l'intransigeance provocante de son impérialisme qu'à son génie littéraire, incontestable mais insuffisant à lui assurer aussi rapidement sa gloire mondiale ». À son cas « à peu près unique » est opposée « une littérature coloniale toute de longues peintures, de psychologie subtile, d'idéologie et de sociologie extrêmement complexes, où le génie se disperse généreusement au lieu de se concentrer, de s'accentuer, de se carrer ». Quasiment plus français que les Français « de souche », pour lesquels comparaison n'est pas raison, Marius-Ary Leblond ont des leçons d'omission et de commission pour le lecteur d'aujourd'hui et surtout pour celui qui s'attache, comme les membres de la SIELEC, à l'étude de la littérature coloniale dans le contexte post-colonial ●

i Paris, Fasquelle, 1913, p. 319-333.

ii Marius-Ary Leblond, *Écrits sur le colonialisme*, présentation de Vladimir Kapor, « Autrement Mêmes » n° 76, Paris, L'Harmattan, 2011. Toutes les citations sont extraites des p. 66-70 de cette réédition. Marius-Ary Leblond est le pseudonyme de Georges Athénas (1877-1953) et Aimé Merlo (1880-1958).

iii La citation est extraite de la réponse de Léon Blum à l'enquête sur le roman social menée par Eugène Montfort dans la revue littéraire *Les Marges* (juillet et octobre 1904), et reprise dans *En lisant* (1906).

Revue des livres

ASTRES ET DESASTRES
Histoire et récits de vie africains de la colonie à la postcolonie

JANOS RIESZ *

Titre énigmatique et *baroque* s'il en est, que celui que Jànos Riesz emprunte, pour cette œuvre, à la poésie française du XIXè siècle, et à Victor Hugo en particulier, pour désigner, sur le plan de la création littéraire, les vastes espérances civilisationnelles, égalitaires et progressistes, soulevées, sur le continent africain, dans le cadre même de la colonisation et leur effondrement après les Indépendances. Jànos Riesz, en effet, est professeur émérite de l'Université de Bayreuth (Allemagne) où il a enseigné la littérature comparée, avec une spécialisation sur les littératures africaines francophones, de 1979 à 2004. Les 19 chapitres de ce volume traitent donc, à partir de la figure de pensée poétique Astres et désastres, métaphore et symbole des relations historiques entre la France métropolitaine et ses anciennes colonies, de ces relations sous diverses perspectives depuis le début de l'époque coloniale jusqu'à nos jours.

La première partie du volume est consacrée aux textes traitant de l'histoire politique et militaire, depuis la deuxième moitié du XIXè siècle, jusqu'aux deux guerres mondiales et la période de la décolonisation. Il s'agit, en fait, du discours historique dans un corpus de textes venant de trois domaines du monde francophone : l'Afrique subsaharienne, le Maghreb et les Antilles. Ecartant toute approche manichéenne ou unilatérale, le chercheur est surtout attiré par les phénomènes complexes d'interpénétrations des cultures et des civilisations entre elles, comme par exemple, un événement historique et ses représentations littéraires tel que Thiaroye en 1944, ou une impulsion telle que celle qui pousse Français et Allemands, entre colonialisme et anticolonialisme en Afrique, à redéfinir leur identité nationale. Du côté métropolitain, le cœur de sa problématique repose sur la querelle française qui de 1870 à 1930, voit la notion d'exotisme affronter le concept de littérature coloniale.

La seconde partie de l'ouvrage s'intéresse à des narrations autobiographiques qui présentent des récits de vie, moyens pour de nombreux écrivains africains ou antillais de cette époque, de se projeter dans une nouvelle vie, délivrée des contraintes et des déterminismes historiques de l'oppression coloniale. C'est dans ce sens qu'il explique comment Sénouvo Agbota Zinsou dans Yévi et l'éléphant chanteur, passe du conte au roman politique et de l'oralité aux médias. Il analyse en particulier le cas de Bernard Binlin Dadié (dont l'écriture est à la fois autobiographique, documentaire et historique) et surtout l'œuvre "*Une si longue lettre*" de Mariama Bâ considérée comme un roman d'éducation. A partir de textes dont l'éventail générique s'étend du pamphlet politique à la poésie, des textes de propagande aux récits de voyage et aux romans autobiographiques, la troisième partie pose la question des espoirs et échecs des indépendances des États africains, depuis la période de la décolonisation. Ce sont bien de violents espoirs que ceux qui sont soulevés par les différents recueils *Orphée noir* : « *Orphée noir* renvoie à la préface de Jean-Paul Sartre à L'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française éditée par Léopold Sédar Senghor en 1948 » (p. 269).

Mais très vite, l'auteur perçoit les signes de désillusion sur les Indépendances, à travers des hommes politiques et écrivains africains tels que Patrice Lumumba, Sylvain Bemba (*Léopolis (1984)*), Ousmane Sembène *(Guelwaar)* ou de Kossi Efoui *(La fabrique de cérémonies).* Quant à Ahmadou Kourouma, Riesz précise que « le roman *Les soleils des indépendances* se donne à lire comme méditation sur le rôle de la violence dans le passé africain – comme instrument de l'exercice du pouvoir et de la domination des forts sur les faibles » (p. 304). Jànos Riesz rejoint finalement le titre célèbre, publié déjà dans les années 60 : *L'Afrique noire est mal partie* (Dumont 1962). L'idéologie de la Négritude « qui avait connu sa période de gloire dans les années 1940-1950, qui avait par la suite, servi de doctrine mobilisatrice, au moment de la décolonisation, cette idéologie n'a plus de prise sur les jeunes générations » (p. 375). Les premières années de l'autonomie « avaient révélé des appétits voraces, le pillage des ressources du pays à un rythme accéléré et provoqué très tôt, des bouleversements dont le pays ne se remettrait pas de si tôt » (p. 375). Finalement, c'est bien la négritude de Léopold Sédar Senghor qui, selon Riesz, semble faire les frais de la prise de parole des nouveaux auteurs africains ●

Gérard Chalaye (Saint-Pierre de La Réunion)

* Jànos Riesz, *ASTRES ET DESASTRES, Histoire et récits de vie africains de la colonie à la postcolonie, Perspectives culturelles transdisciplinaires, Passages, Georg Olms Verlag, Hildesheim-Zürich-New York, 2009*

QUATRE FEMMES ECRIVAINS DANS L'AVENTURE COLONIALE

JEAN SEVRY *

Ce petit livre – 142 pages - poursuit avec bonheur l'ouvrage précédent de Jean Sévry qui portait sur la littérature des voyages (*La Première rencontre, un voyage dans la littérature des voyages*, 2012). Dans un style enlevé, parfois enjoué , et une prose claire, fluide et dépourvue de jargon, Jean Sévry esquisse le portrait de quatre femmes anglaises au destin peu commun, voire exceptionnel. Il s'agit de Mary Kingsley, de Karen Blixen, d'Elspeth Huxley et de Gertrude Bell. Dans son introduction (p. 7), l'auteur explique les motivations qui ont conduit ces quatre figures féminines, qu'il nésite pas, à plusieurs reprises à qualifier d'héroïnes ou d'aventurières, à quitter leurs pays.

Le but poursuivi par Jean Sévry n'est pas de rédiger la biographie approfondie de chacune d'entre elles car elles ont toutes déjà fait l'objet de telles études. Il cherche plutôt à mettre en exergue l'ensemble des facteurs qui expliquent comment ces femmes se sont affranchies des contraintes socio-culturelles auxquelles elles étaient soumises dans leur pays pour choisir un mode de vie que permettait alors l'existence d'un espace colonial. Ce faisant Jean Sévry souligne à quel point ces quatre vies singulières respectent et transgressent à la fois les normes de leur époque (qui va de l'ère victorienne jusqu'à la fin des années 1990) et sont donc riches de leurs contradictions et de leurs ambiguïtés.

Chacun des quatre chapitres qui constituent l'ouvrage – Mary Kingsley (1862-1900), Karen Blixen (1885-1962), Elspeth Huxley (1907-1997), Gertrude Bell (1828-1926) – suit approximativement le même schéma, dont les sous-titres indiquent les différentes articulations thématiques. L'auteur examine d'abord les motivations diverses qui ont conduit chacune d'entre elles à s'expatrier, puis il décrit brièvement leur vie dans ce qui étaient alors des colonies ou des protectorats britanniques en s'intéressant en particulier à leurs rapports avec les lieux, les paysages, les habitants et les modes de vie. Mary Kingsley s'expatrie en Afrique de l'Ouest après le décès de ses parents, et, sans formation particulière, se transforme en aventurière solitaire et en anthropologue autodidacte (p. 17). Karen Blixen et Elspeth Huxley sont en Afrique pour des raisons économiques : elles gèrent des plantations de café au Kénya. Quant à Gertrude Bell, c'est une scientifique de formation qui, sous sa fonction de géographe, cache ses activités d'espionnage au profit du gouvernement britannique. Quelles que soient les motivations personnelles qui ont conduit ces quatre femmes à vivre à des degrés divers dans des conditions éprouvantes, même si la confrontation avec l'altérité leur apportait des satisfactions certaines, les traits communs qui les rapprochent c'est d'abord le fait qu'elles n'ont jamais cherché à dissimuler leur identité féminine et ensuite qu'elles ont démontré qu'elles avaient les capacités d'accomplir les mêmes tâches que les hommes et, pour certaines d'entre elles (Mary Kingsley, Gertrude Bell), de vivre comme les autochtones. C'est ensuite l'idée qu'en s'affranchissant, pour un temps, de leur pays d'origine et du carcan sexiste dans lequel elles avaient vécu, elles avaient, au contact de l'altérité, conquis, non sans risques, souffrances et sacrifices, une liberté personnelle qui leur avait permis de se découvrir, de s'accomplir et de s'interroger sur elles-mêmes. Enfin, l'un des points essentiels que Jean Sévry met en avant, et qui est en quelque sorte un corollaire de ce qui précède, c'est que chacune d'entre elles a ressenti le besoin de se lancer dans l'écriture pour authentifier ses expériences et légitimer ses découvertes. Alors que les écrits de Mary Kingsley et Gertrude Bell relèvent plus de l'anthropologie ou du récit de voyage, ceux de Karen Blixen et d'Elspeth Huxley relèvent clairement de la fiction autobiographique. Mais par l'écriture, elles ont su donner une forme et un contenu à leur vie, en devenant des personnages maîtres de leur propre destin, tout en cherchant à approfondir la nature des rapports qui les liaient à la fois aux coloniaux et aux colonisés, aux paysages et aux modes de vie coloniaux.

Cependant Jean Sévry ne cherche nullement à être le thuriféraire de ces quatre femmes, aussi courageuses et déterminées fussent-elles. Au-delà des qualités exceptionnelles de résistance physique, de persévérance, d'adaptabilité, de compréhension dont elle on su faire preuve, l'auteur exerce sa fonction critique en mettant en exergue leurs contradictions et leurs ambiguïtés et en montrant, malgré les désaccords qu'elles pouvaient avoir avec certains comportements coloniaux, comment elles s'inscrivaient dans un contexte colonial dont elles avaient adopté, à maints égards le discours dominant qui assignait à l'Autre un statut fluctuant entre celui de l'enfant et celui du sauvage en fonction de l'expérience du terrain. Ainsi, les rencontres qu'elles faisaient ne les empêchaient pas de tisser des liens d'affection et de ressentir du respect et de la considération pour certains étrangers ou colonisés à titre individuel. Mary Huxley adopte avec quelques réserves le discours impérialiste dominant (p. 34), tout comme Karen Blixen (p. 53) mais chez qui l'absence de racisme s'explique par la pose aristocratique qu'elle se donnait et par son dédain envers la bourgeoisie coloniale (p. 63), à laquelle appartenait d'ailleurs Elspeth Huxley, mais qui, elle aussi, par son indépendance d'esprit (p. 77) a su se détacher de son

milieu et du discours ambiant. Seule Gertrude Bell, en raison sans doute de sa formation intellectuelle, n'a jamais manifesté de préjugés à l'égard des populations rencontrées au Moyen-Orient (p. 129).

Pour résumer, il ressort du livre de Jean Sévry l'idée générale que ces femmes, comme la plupart des coloniaux, se méfiaient des Autres en tant que groupe, qu'elles jugeaient incapables de se gérer eux-mêmes ou d'accéder au même degré de civilisation que les Européens, mais, qu'en même temps, elles pensaient que l'éducation occidentale et chrétienne pouvait les aider à sortir de la « barbarie ». Elles s'inscrivaient à la fois dans un rapport classique de maître à serviteur, de civilisé à non civilisé, mais aussi dans un rapport de tuteur à élève, adoptant ce discours que les Anglais désignaient sous le nom de « guardianship » ou tutorat bienveillant, c'est-à-dire un discours par lequel le Blanc se donnait la mission d'élever le colonisé à un certain degré de civilisation, tout en le maintenant dans une position subalterne.

Au-delà de l'étude biographique de ces quatre femmes, Jean Sévry, fort de son érudition sur l'histoire coloniale et l'histoire culturelle, esquisse en filigrane une méthode d'approche de l'histoire de l'ère coloniale. Celle-ci requiert une approche nuancée et avertie qui prenne en compte les paradoxes, les contradictions et les ambiguïtés de l'époque et qui sache se tenir à distance des réactions émotionnelles et des distorsions axiologiques qu'induit le recours hâtif aux valeurs contemporaines. C'est en définitive la leçon que délivre cet ouvrage dense et limpide ●

Richard Samin (Professeur émérite, Université de Lorraine)

** Jean Sévry, Quatre femmes écrivains dans l'aventure coloniale, Les Cahiers de la SIELEC N° 9 (Paris, Editions Kailash avec le concours du CNL, 2013), 142 pages*

LE GRAND DESENCLAVEMENT DU MONDE
(1200-1600)

JEAN-MICHEL SALLMANN *

Professeur d'histoire moderne à l'Université de Paris X-Nanterre, Jean-Michel Sallmann a étendu ses recherches, sur l'Italie des XVI-XVIIè siècles, à une approche globale de la Renaissance, en Europe, puis dans le monde. C'est entre 1200 et 1600 que, selon Jean-Michel Sallmann, l'ensemble de la planète a progressivement été mis en relation, aboutissant à un grand *désenclavement*, ou à une première mondialisation, pour reprendre un terme à la mode. Refusant l'approche traditionnelle européo-centrée de l'histoire des relations internationales, basée sur le concept de l'Etat-Nation, l'auteur privilégie, dans cet essai "politiquement incorrect", le paradigme civilisationnel, tel que l'ont décrit Samuel Huntington, dans son *Choc des civilisations* et avant lui, Fernand Braudel. Il décrit, au début du XIIIè siècle, une humanité cloisonnée en quatre grandes civilisations – chinoise, européenne, musulmane et hindoue – au rôle stratégique, économique et culturel majeur. Selon l'historien, par delà la mondialisation, nous revenons, aujourd'hui, en effet, à un univers multiple, fragmenté et cloisonné qui avait volé en éclats, en 1989, avec la chute du mur de Berlin. « C'est cette histoire que je voudrais reprendre, en me plaçant plus haut dans le temps, dans cette période de quelques siècles, entre 1200 et 1600, pendant laquelle le monde d'aujourd'hui s'est construit » (p. 7), affirme Sallmann. Ses éléments se sont mis en place progressivement et ont abouti à un désenclavement du monde ou à une première mondialisation. Le chercheur annonce donc : « J'essayerai de comprendre pourquoi les Occidentaux ont été les seuls capables de réaliser cette mise en communication, alors que rien ne le laissait présager » (p. 7).

Ce processus de désenclavement, selon Jean-Michel Sallmann, commence par l'entrée en scène, de l'Europe dès 1200, mais avant le XIIIè siècle, existe-t-elle vraiment ? : le mot n'apparaît, semble-t-il que dans la seconde moitié du XVè siècle, mais la notion a précédé le mot. On est étonné du retard pris, à l'aube du XIIIè siècle, par un occident qui doit aller chercher, ailleurs, les outils qu'il n'a pas été capable de créer, mais on n'est pas moins surpris de la rapidité avec laquelle ce retard est comblé. Vers 1400, il s'est, pour ainsi dire, hissé au niveau de ses rivaux ; vers 1500, il est loin devant. Entre le XIIIè et le XVè siècle, les progrès accomplis par l'Europe, dans le domaine scientifique, ont été considérables, au point que celle-ci a, non

seulement rattrapé son retard, mais aussi dépassé ses principaux concurrents asiatiques. Pour la première fois, l'espace mondial est envisagé dans sa totalité, ce qui modifie fondamentalement la perception des enjeux stratégiques. C'est donc au XVè siècle que se mettent en place, tous les ingrédients qui devaient assurer, à l'Europe, sa prépondérance mondiale, jusqu'au début du XXè siècle. Deux processus, de longue haleine, travaillent en profondeur, l'histoire européenne, depuis le XIIIè siècle au moins : l'émergence de la conscience individuelle et l'autonomie du politique, à l'égard du religieux. L'affirmation de l'individu est la véritable découverte du Moyen Age finissant en Europe, et. cette progression conjointe de la conscience individuelle et de l'autonomie politique contribue à créer un climat favorable à l'éclosion de la Réforme.

La conquête de l'Amérique s'inscrit, alors, dans le développement logique de l'histoire maritime de l'Occident, à la fin du Moyen Age, ce qui n'est pas sans être la cause d'un grave problème religieux. En effet les théologiens répétaient, à l'envi, que l'humanité formait un tout et qu'il était impossible de rencontrer d'autres populations sur des terres lointaines et isolées. A partir des années 1530, le débat fait rage entre ceux qui justifient la conquête, et ceux qui n'en approuvent pas tous les aspects. Sallmann confirme que Jack Goody, en s'appuyant sur son expérience africaine, a remis en cause, la supériorité de l'Europe. Le bilan qu'il affiche est que les révolutions intellectuelles qui affectent, respectivement, les mondes européen, musulman et chinois, au XIIIè siècle ont débouché sur des comportements contradictoires, voire opposés, puisque le processus historique qui a poussé l'Occident latin, à ouvrir les routes maritimes mondiales, à fréquenter des continents inconnus de lui, à mettre le monde en communication et à conquérir les territoires américains, s'inscrit dans le long terme : L'homme européen, qui part à la découverte et à la conquête du monde, est un homme libre, un homme curieux, ouvert à toutes les expériences, toujours à l'affût des informations, sur des peuples et des pays dont il ignorait l'existence ●

Gérard Chalaye (Saint-Pierre de La Réunion)

* Jean-Michel Sallmann, *LE GRAND DESENCLAVEMENT DU MONDE (1200-1600), Le Grand livre du mois, Éditions Payot et Rivages, Paris, 2011*

LA CONDITION COSMOPOLITE
L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire

MICHEL AGIER *

Directeur d'études à l'EHESS et directeur de recherches à l'Institut de recherche pour le développement, Michel Agier est un anthropologue consacrant actuellement ses travaux à la question du statut des migrants et, plus particulièrement, des réfugiés. *La Condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire* (Editions de La Découverte, Paris, 2013) prolonge sur le plan théorique le travail d'enquête et d'observation mené depuis 2009 sur ce que l'auteur dénomme les « situations de frontière » où des réfugiés, des exilés, des déplacés, etc. sont en circulation, installés et administrativement « gérés » à titre provisoire ou pour une durée indéterminée. Dans *La Condition cosmopolite*., l'ambition de l'auteur est double: porter une attention plus fine à ce mode d'être de plus en plus fréquent qu'est l'homme-frontière, qui fait l'épreuve de son étrangeté relative de celle des migrants circulant en des entre-deux frontaliers, et promouvoir le concept anthropologique de sujet en situation, signifiant la capacité de mise à distance critique de toutes les assignations identitaires afin de conquérir une position de sujet politique.

Le premier chapitre du livre est une analyse ethnologiquement riche de diverses manières de faire frontière. Est notamment évoquée la sacralisation rituelle d'un lieu (dans un temple de Salvador de Bahia par exemple) comme façon de délimiter symboliquement un dehors et un dedans. La « frontiarisation » institue le lieu et fait exister *sui generis* l'unité communautaire. Au plan métaphysique l'auteur pense l'institution de la frontière comme un acte artificiel inscrit sur fond d'incertitude spatiale et temporelle, comme une limitation créant un cadre intégrateur social et local, au premier plan d'une a-limitation foncière et mondiale. D'autres exemples étayent le propos, notamment la référence à Tocqueville brossant le portrait teinté de mélancolie de ce métis vivant en situation frontalière, entre le colon blanc et l'Indien détaché ; il y découvre un esprit incertain, créatif, en situation de tension permanente entre des forces contraires. Puis vient une description du carnaval qui remplit cette fonction temporelle d'aider à passer les saisons et les groupes. Le rituel marquant le passage est un moment-frontière marqué par deux bords (début et fin).

Contrairement à la logique frontalière qui à la fois sépare et met en relation, le « désir de mur »

serait la réaction dogmatique induite par une perception anxieuse de la mondialisation. Celle-ci évoquerait une absence de limite ; elle engendrerait l'érosion des identités culturelles, et serait source du sentiment d'être envahi par des individus « pauvres, clandestins, profiteurs et potentiellement criminels ». Quelques murs sont célèbres : l'enclave de Ceuta et Melilla ; le mur entre les Etats -Unis et le Mexique, celui entre Israël et la Palestine, alors que d'autres sont souvent ignorés : le mur entre l'Inde et le Pakistan et celui entre l'Arabie Saoudite et le Yémen. En tant que refus de la coexistence avec l'extérieur le mur est la négation de la frontière, l'expression politique (demande d'Etat fort) et policière (protection des frontières) du fantasme d'une vie murée dans un quant-à-soi sécurisant (foyer d'allégeance, d'affection et d'attachement). Alors que le sentiment d'habiter un monde commun induit par la généralisation des échanges et des circulations constitue un des faits géopolitiques majeurs depuis la fin de la guerre froide, des réactions d'hostilité à l'idéologie cosmopolite (comprise *a minima* comme idéal d'un droit à la libre circulation des personnes) prennent parfois un tour agressif (propagande xénophobe ; demande policière). L'hostilité se cristallise également dans le sentiment que la culture est la maillon faible d'une globalisation qui profite principalement aux élites financières et commerciales.

Mais une autre voie que celle de l'utopie du village global et celle du repli frileux existe, qui consiste à penser ensemble le mondial et le local, les échanges globaux et les réalités ethnologiques sur le terrain. L'anthropologie en situation, revendiquée par l'auteur, a précisément pour tâche de rendre compte de cette interaction entre les mouvements mondiaux et leur inscription en des temps et des lieux de frontière. Pour exemple, l'effort sans cesse renouvelé par les Etats-nations d'expulsion des indésirables a pour effet pervers d'élargir les frontières extérieures de ceux-là et de créer des interstices où des expulsés se constituent en sujets politiques faisant porter leurs voix et où l'universalisme humanitaire s'invente un lieu propre.

La dichotomie entre frontière et mur recouvre celle entre la subjectivité ouverte et l'identité culturelle fermée. Michel Agier assigne précisément à l'anthropologie cette fonction de réduire l'altérité par la connaissance et la compréhension des étrangers pour accéder à l'universel et non pas d'élever les murs identitaires par le culte du différentialisme (chapitres 1 et 2).

La condition cosmopolite « s'avance comme l'ombre portée de la mondialisation, qui déplace les frontières plutôt qu'elle ne les supprime ». Les réfugiés dans les camps – parfois parias car en situation de déplacement forcé, d'extraterritorialité, de dépossession de citoyenneté – expérimentent la condition cosmopolite et parfois plus concrètement que les voyageurs esthétisés par les publicités. La situation d'étrangeté relative des migrants les contraint à penser de façon réflexive et distanciée leur rapport à leur propre culture. Mais s'agit-il pour l'auteur de proposer ces situations de déracinement et d'exil comme modèles pour penser un cosmopolitisme général à venir ? Il y a lieu ici d'indiquer une distinction importante, introduite par Ulrich Beck (dans *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?*, Aubier, Paris, 2006) et rappelée par Agier, entre la condition cosmopolite, qui représente l'ensemble des situations réelles où des individus étrangers les uns aux autres sont conduits à partager et à échanger leurs cultures respectives, et la conscience cosmopolite représentant plutôt l'utopie d'une cité-monde. La condition cosmopolite est donc à la fois la situation de frontière où l'on partage une expérience de relative étrangeté et la conscience réflexive d'être un sujet global. (chapitre 3).

Afin de rendre compte de ces expériences cosmopolites en des lieux de frontières, l'anthropologie doit renouveler ses modèles théoriques. Cela passe notamment par un dépassement des dichotomies épistémologiques fondatrices de la discipline telles que celles entre individu et communauté ; entre tradition et modernité ; entre particularisme et universalisme, ou encore entre ethnie et classe sociale. Ces grands clivages ont eu leur raison d'être à des époques où la culture était pensée en termes essentialistes et muséographiques et l'ethnie comme ensemble unitaire, homogène et permanent. A présent, le regard anthropologique est tourné vers des gens, des lieux et des objets en mouvement, en mutation et en déplacement. Michel Agier invite donc à passer d'une conception parménidienne à une pensée héraclitéenne de l'identité culturelle où le regard est orienté en direction des échanges et de l'inscription locale des échanges mondiaux Ainsi l'anthropologie cultive-t-elle le décentrement, qui se manifeste à trois niveaux : dans la distanciation critique vis-à-vis de sa propre culture afin de comprendre celle des autres, dans le fait d'ouvrir une troisième voie (entre regard colonisateur et regard colonisé) permettant des connaissances multipolaires désoccidentalisées et enfin dans l'attention portée aux lieux de frontières et ce qui s'y produit politiquement. Il ne s'agit donc pas de proposer une anthropologie des phénomènes globaux mais d'ancrer le regard dans les pratiques locales « avec le monde en tête ». L'auteur dénomme cela l'anthropologie situationnelle, qui se démarque des abstractions produites par le structuralisme ainsi que des idoles épistémologiques défendues par le culturalisme. (chapitre 4).

La deuxième partie du livre porte sur la

question de l'identité et Michel Agier y soutient la thèse que l'anthropologie doit contribuer à l'élaboration d'une conception du sujet humain comme être capable – même temporairement – de s'émanciper des déterminations ethniques et culturelles censées définir son identité. L'expression de « piège identitaire » désigne la tendance intellectuelle à essentialiser les identités en les définissant et en les figeant une fois pour toute. Il s'agit bien de piège puisque ceux qui recourent au lexique de l'identité culturelle et ethnique se trouvent souvent eux-mêmes victimes de ces catégories. Le problème de fond vient donc du fait que l'identité culturelle est non seulement une idole intellectuelle peu heuristique mais un frein au mouvement du devenir-sujet. Il est certes commode de recourir socialement au terme d'identité pour faciliter nos communications, mais en faire une catégorie d'analyse scientifique et politique (un principe causal) nourrit le repli sur soi ainsi que le rejet de l'autre et fait croire à la pertinence d'un pseudo schème explicatif (x agit ainsi parce qu'il est de telle culture ou de telle ethnie). (chapitre 5).

Dans le sixième chapitre l'auteur poursuit son travail de déconstruction des idoles intellectuelles que sont les concepts de civilisation, de race et de culture et auxquels l'anthropologie demeurait attachée sur l'instigation du pouvoir et du savoir colonial. Ce dernier ressentait la nécessité administrative de classer, de nommer et de hiérarchiser les ethnies et les cultures indigènes. Ces catégories classificatrices et réductrices ont subi des mutations au niveau de leur usage : hypercritique durant les années 1960 ; arme de revendication identitaire et politique pour le panafricanisme par exemple ; objet festif, folklorique et ludique dans le cadre de l'industrie du spectacle, mais également outil conceptuel dans une conception agonistique des relations entre ensembles culturels (Huntington).

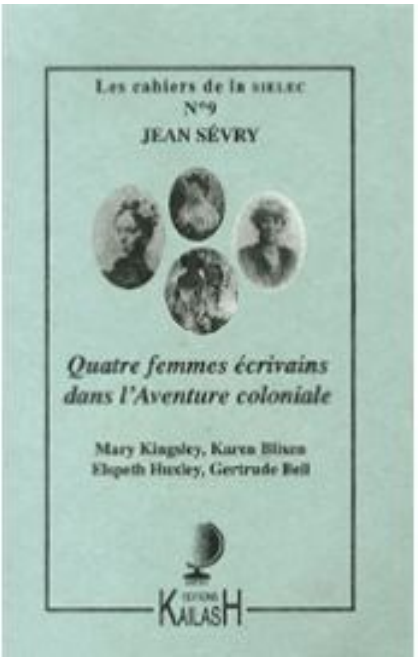
Pour clore sa critique des assujettissements induits par la référence à la race, à la culture ou à la civilisation, Agier mentionne le paradoxe français qui constitue même une aporie pour les personnes issues de l'immigration : « comment être une société a-raciale tout en luttant contre la discrimination raciale, ce qui implique de tenir un langage racial ? ». En effet, afin de faire entendre le fait qu'ils sont victimes de discriminations et de revendiquer l'égal accès aux droits civiques et sociaux, les français issus de l'immigration usent d'un lexique comportant les termes de race, de culture et d'ethnie alors précisément que le discours républicain, par principe, dénie la pertinence de ces catégories. Le recours à la discrimination positive et aux statistiques ethniques est globalement rejeté par les Français au nom de l'horizon universaliste et individualiste du modèle républicain. Selon Agier la solution à la controverse consiste à dissocier nettement le plan de la culture et celui de la politique et ainsi à contourner le piège identitaire. L'accès à la politique ne devrait plus être réservé à des citoyens jugés plus authentiques que d'autres.

Dans le septième et dernier chapitre l'auteur se donne l'occasion d'expliciter ce qu'il faut entendre par sujet. Ce dernier est distinct des concepts de personne (dénotant la réalité des filiations, du lignage et des relations au groupe) et d'individu (cet être isolé qui peut tout autant représenter la liberté et l'épanouissement de soi que la solitude, la marginalité et le précariat). Le concept de sujet permet à l'anthropologie situationnelle de penser le décentrement par rapport aux figures de l'individu et de la personne. Le primat est alors accordé aux relations entre soi et les autres en un lieu et un temps donnés – ce que l'auteur dénomme le « sujet-autre » - et non pas au souci de soi ou à la soumission aux forces contraignantes et homogénéisantes. Passer d'une focalisation sur l'identité culturelle à une attention aux processus d'émancipation des sujets, c'est s'intéresser à toutes les modalités par lesquelles des êtres habituellement assignés à des catégories sclérosantes s'emparent de leurs facteurs d'enracinement pour se raconter et revendiquer davantage de libertés sur la scène publique et politique. Advenir à la subjectivité afin de redéfinir les places des uns et des autres, peut passer par une prise de parole, par l'écriture comme par une mise en scène publique et cela s'ajoute aux figures habituelles de la personne et de l'individu.

Ainsi, bien qu'il ne fasse pas l'éloge des frontières Michel Agier, dans *La condition cosmopolite.*, reconnaît toutefois que les hommes-frontières sont ceux qui expérimentent concrètement ce qu'est le cosmopolitisme. Celui-ci n'est pas à confondre avec le multiculturalisme, ni avec la mondialisation, car il suppose que tout sujet humain se représente les étrangers comme d'autres sujets pouvant devenir familiers et pouvant habiter un monde commun. Concevoir une cité-monde est bien une façon d'appréhender l'altérité comme une étrangeté relative et dépassable vers un horizon universel partagé. Mais notre auteur ne conçoit pas explicitement le cosmopolitisme comme un horizon moral et juridique vers lequel tendre, il s'intéresse aux frontières comme lieux réels et symboliques où se vit l'expérience d'un décentrement, d'une prise de distance vis-à-vis des assignations identitaires réductrices et assujetissantes. Ainsi s'opère cette synthèse , justifiant le titre de l'ouvrage, entre opération de décentrement et cohabitation en un lieu de frontière, entre contournement du réductionnisme identitaire et aspiration à une subjectivité engagée et affirmative ●

Mohandi Boudjema (Saint-Louis de La Réunion)

* *La Condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire* (Editions de La Découverte, Paris, 2013)



MADAME DESBASSAYNS

Le mythe, la légende et l'histoire

Alexis Miranville *

Pour l'historien A. Miranville il ne s'agit pas de faire une biographique classique de cette grande propriétaire terrienne bourbonnaise des XVIIIe et XIXe siècles mais plutôt, dans une perspective conforme aux tendances de l'histoire culturelle qui domine l'historiographie contemporaine, d'étudier la genèse et les transformations du mythe et de la légende de Madame Desbassayns. Il vaudrait mieux dire d'ailleurs des légendes car l'historien en distingue deux : l'une « dorée », l'autre « noire ».

L'historien s'attache d'ailleurs à distinguer les notions de mythe et de légende. Pour lui il y a mythe quand la représentation du personnage est idéalisée ou déformée « par la partialité et l'imagination populaire » tandis que la notion de légende renvoie à la construction d'une image contenant des éléments empruntés au merveilleux, au surnaturel et aux croyances. Toutefois il remarque que le mythe finit toujours par basculer dans la légende.

Or, pour Madame Desbassayn,s si aujourd'hui c'est la légende noire qui prévaut, A. Miranville nous apprend qu'au XIXe siècle c'est la légende dorée qui l'emporte, celle d'une Madame Desbassayns accueillante pour les voyageurs, soucieuse de l'évangélisation des esclaves et de la scolarisation des jeunes filles. D'où le surnom de « Seconde Providence » qui lui fut donné.

Pour tenter de comprendre la genèse de cette légende dorée l'historien s'attache à reconstituer l'histoire de la famille Gonneau (c'est le nom de jeune fille de Madame Desbassayns) et celle de la famille Panon (nom auquel on ajouta plus tard celui de Desbassayns en référence à la ravine des Trois Bassins où se trouvaient des propriétés familiales). On connaît bien Henri Paulin Panon Desbassayns mari d'Hombeline notamment grâce à un ouvrage de Claude Wanquet paru en 2011 dans la même collection et intitulé *Henri Paulin Panon Desbassayns. Autopsie d'un « gros Blanc » réunionnais de la fin du XVIIIe siècle (Courrier de la SIELEC, n° 3, 1er semestre 2012).*

Marie-Anne Thérèse Hombeline (ou Ombline) Gonneau-Montbrun, issue d'une famille de colons bourbonnais dont la présence est attestée dans l'île dès la fin du XVIIe siècle, née en 1755, épousa à 15 ans, en 1770, Henri Paulin Panon Desbassayns, âgé de 38 ans, appartenant au même milieu des « gros Blancs ». Elle devint veuve en 1800. Elle domina la

société par sa fortune et son influence sociale jusqu'à sa mort en 1846. Elle était non seulement à la tête d'une immense fortune mais également au centre d'une grande famille. Elle avait eu treize enfants nés vivants dont quatre décédés en bas âges. Certains de ses enfants ont joué un rôle important dans la vie économique et politique de la Colonie comme Charles Desbassayns qui introduisit une machine à vapeur dans l'île au début de la Restauration et qui présida le conseil général sous le Second Empire. Mais c'est par le mariage de deux de deux ses filles à deux jeunes hommes appartenant la famille nobiliaire de Villèle originaire du Sud-Ouest de la France que le clan Desbassayns, devenu Villèle-Desbassayns, que Hombeline acquit une influence considérable. Sous la Restauration son gendre Joseph de Villèle devint président du Conseil (1822-1828). La famille Desbassayns était alors à son apogée : elle dominait la vie économique, politique et sociale à Bourbon et avait de puissants relais en métropole.

A n'en pas douter la longévité de Madame Desbassayns (elle est morte en 1846 à l'âge de 91 ans) et sa nombreuse descendance sont les facteurs principaux de son influence. On apprend même que l'hospitalité de Madame Desbassayns était célèbre à l'étranger.

Le réseau international de relations de Madame Desbassayns trouve en partie son origine dans les événements de 1809. Cette année-là les Anglais tentèrent un débarquement à Saint-Paul pour s'emparer de l'île, ce n'est que l'année suivante qu'ils y parvinrent. La légende dorée de Madame Desbassayns s'est emparée de cet épisode pour lui attribuer un rôle dans la clémence des Anglais vis-à-vis de la ville de Saint-Paul. Alexis Miranville émet une hypothèse toute différente et très intéressante sur les raisons véritables de ses bonnes relations avec les Anglais. Madame Desbassayns aurait favorisé les négociations avec les Anglais et la capitulation afin d'éviter la destruction de ses biens à Saint-Paul. De là découlent les bonnes relations qu'elle eut avec les Anglais durant la période de l'occupation de l'île (1810-1815) et même plus tard.

De nombreux témoins de cette époque décrivent une dame recevant les voyageurs de passage, administrant ses biens, agrandissant son domaine. C'est de ces sources provenant de voyageurs et de certains membres de sa famille qu'est née la légende dorée de Madame Desbassayns aujourd'hui ignorée du grand public mais qui fut prédominante au XIXe siècle. Mais c'est aussi dans cette époque que se trouvent les origines de la légende noire, l'auteur le suggère en avançant l'hypothèse selon laquelle la constitution de cette grande fortune foncière familiale a pu léser les intérêts d'autres familles blanches et y susciter des sentiments hostiles.

La mémoire collective de laquelle naissent les mythes et les légendes s'ancre dans des éléments matériels, notamment architecturaux. C'est pourquoi A. Miranville consacre une partie de son ouvrage à l'étude de la maison de Madame Desbassayns située dans les hauts de Saint-Gilles et datant de la fin de l'Ancien Régime, devenue le musée de Villèle, ainsi que la fameuse « Chapelle Pointue » qu'elle fit bâtir à la fin de sa vie et qui contient aujourd'hui ses cendres. La construction de celle-ci a été conçue par Hombeline Desbsassayns dans le cadre d'un projet d'évangélisation et de christianisation en profondeur de la population locale notamment des esclaves qui y trouvèrent un lieu de culte beaucoup plus proche de leur lieu de résidence.

D'où vient donc la légende noire ou « contre-légende » de Madame Desbassayns ? Quand est-elle apparue ? C'est sans aucun doute la réponse nuancée à ces questions qui constitue la partie la plus novatrice de l'ouvrage d'Alexis Miranville. Selon lui cette légende noire remonte au début du XXe siècle. Il en voit la première manifestation attestée dans un incident qui eut lieu en 1910. Des ouvriers travaillant à la destruction de la cuisine de l'ancienne maison Desbassayns située le long de la chaussée royale à Saint-Paul découvre un ciment de couleur rougeâtre. Madame Desbassayns aurait utilisé le sang de ses esclaves pour fabriquer du mortier. La légende noire est née.

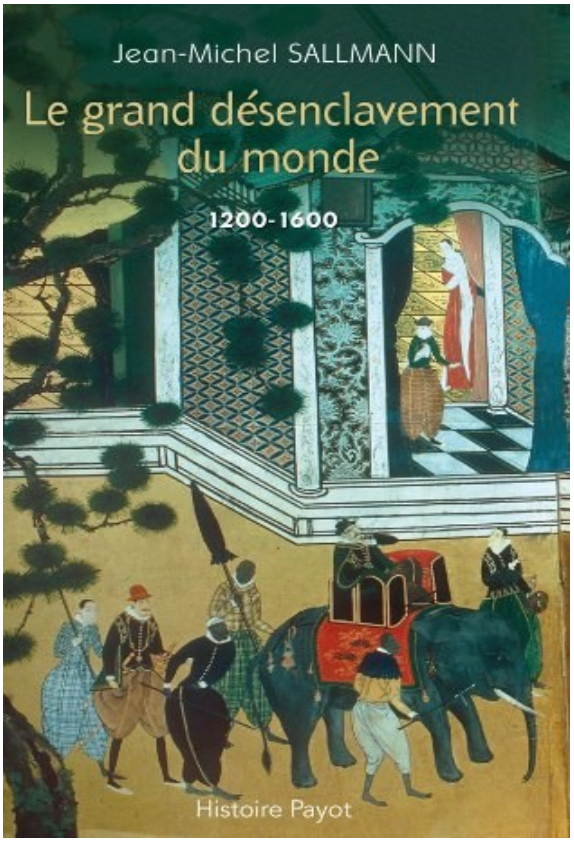
Les facteurs qui ont présidé à sa formation sont multiples et complexes : mémoire de l'esclavage parmi les descendants de ceux-ci, animosité des familles blanches envieuses de la réussite de cette famille, luttes politiques entre la droite cléricale à laquelle appartiennent les descendants de Madame Desbassayns et la gauche, confusion de plusieurs figures historiques et légendaires.

Il ne fait pas de doute que certaines anecdotes rapportées au sujet de Madame Desbassayns appartiennent à une histoire plus ou moins mythifiée de La Réunion dans laquelle celle-ci a été confondue avec d'autres personnes notamment son fils Charles et l'épouse de celui-ci. Charles est en effet responsable de la mise en place sur les domaines Desbassayns d'un système de contrôle du travail servile fondé sur la coercition et la violence.

Alexis Miranville ne néglige pas non plus le rôle joué par des ouvrages et des polémiques plus récentes. Une fois la figure légendaire noire de Madame Desbassayns bien établie, elle peut être instrumentalisée dans le champ politique ou réutilisée par des auteurs. Ainsi en 1978 l'écrivain Jean Albany rédige un conte dans lequel il assimile Madame Desbassayns à la figure de grand-mère Kalle

qui appartient au monde légendaire et folklorique réunionnais. Nul doute que cette réutilisation et ce remodelage du personnage ont favorisé sa diffusion. L'auteur de ces lignes en a fait lui-même l'expérience auprès d'un groupe d'étudiants qu'il interrogeait sur Madame Desbassayns : la seule réponse qu'il obtint était une identification de celle-ci à grand-mère Kalle.

Pourquoi cette « légendarisation » a-t-elle touché Madame Desbassayns rendant ainsi son nom politiquement incorrect (nulle autorité locale n'oserait baptiser un lieu public en utilisant ce patronyme) alors que d'autres personnages comme Kervéguen l'eussent tout autant mérité (l'historien remarque justement que l'on n'hésite pas à utiliser le nom de grand propriétaire esclavagiste pour désigner une résidence hôtelière) ? Le fait qu'elle fût une femme placée à la tête d'une immense fortune dans une société où les femmes sont confinées à des rôles secondaires est un élément de réponse qu'apporte Alexis Miranville. Il suggère aussi qu'à défaut d'une figure positive à laquelle les Réunionnais auraient pu s'identifier (L'esclave Elie acteur de la révolte de 1811 aurait pu jouer ce rôle), l'identité réunionnaise s'est construite en opposition à une contre-figure noire.



Le travail d'Alexis Miranville ouvre une réflexion et des perspectives de recherche très intéressantes. On pourra toutefois noter qu'il conviendrait d'affiner les notions de mythe et de légende. Ainsi, ne conviendrait-il pas d'utiliser l'expression de mythe doré plutôt que celle de légende dorée pour désigner les récits et images qui circulent au sujet de Madame Desbassayns au XIXe siècle et dans lesquels on ne trouve nul trace d'irrationnel ? ●

Jérôme Froger (CRESOI – Université de La Réunion)

** Alexis Miranville, MADAME DESBASSAYNS, Le mythe, la légende et l'histoire, Musée historique de Villèle, conseil général de La Réunion, collection patrimoniale histoire, 2013, 177 p.*

REDECOUVRIR

LES PEAUX NOIRES
Scènes de la vie des esclaves

XAVIER EYMA *

Il est malaisé de dire quelle partie des *Peaux noires*, l'ouvrage de Xavier Eyma dont Marie-Christine Rochmann nous offre la réédition, est la plus intéressante. Publié en 1857, le volume se caractérise en effet par l'intrication de plusieurs discours, autobiographique, argumentatif et fictionnel, consacrés les uns et les autres à l'esclavage. Tous témoignent de la difficulté éprouvée par un écrivain créole antillais pour raconter les histoires inspirées par « ces deux races antipathiques l'une à l'autre : la race des blancs et celle des noirs, destinées à vire côte à côte » (p. 3).

Xavier Eyma se présente lui-même, non seulement comme un simple observateur du système esclavagiste mais comme un ancien propriétaire d'esclaves dépouillé par l'abolition de 1848 des revenus qu'il en tirait. Si cet aveu confère un crédit indiscutable au narrateur de ses « scènes de la vie des esclaves » sur les plantations, il explique aussi sa position embarrassée jusqu'à la contradiction puisqu'Eyma applaudit à la fin d'une institution dont il se sent malgré tout obligé d'entreprendre la défense rétrospective. Témoin de ses difficultés, la multiplication des péritextes auctoriaux dont il a enveloppé, comme par précaution, la partie fictionnelle de son livre. En tête du volume, une « Note préliminaire », destinée à situer l'ouvrage dans la série des travaux sur le Nouveau Monde publiés par l'auteur, est suivie d'une « Épitaphe de l'esclavage », singulier titre donné à une seconde préface qui plaide rétroactivement en faveur des propriétaires d'esclaves, calomniés, assure-t-il, puisque « la personne de l'esclave a toujours été protégée, comme les droits de la morale ont toujours été sauvegardés » (p. 11). À ces deux préambules, s'ajoutent *in fine* deux textes au statut incertain – annexes documentaires ou postfaces justificatives, on ne sait trop – censés informer le lecteur français sur « Le Code noir » et « La traite des nègres », mais travaillés par le projet inavoué de réfuter une partie des critiques adressées au système esclavagiste et par la tentation récurrente de ranger la narration et l'anecdote au service de l'argumentation.

Cependant, si Eyma apparaît ligoté dans les contradictions idéologiques qui étaient celles de son temps, il reste avant tout un affabulateur. À ce titre, il a conscience de mettre sur le marché littéraire un univers original, celui de l'esclavage constituant à ses yeux, un peu comme l'Espagne pour Mérimée ou l'Italie renaissante pour Stendhal, « une source féconde d'émotions, de péripéties, de combinaisons dramatiques, neuves à coup sûr ». La partie fictionnelle de son recueil est constituée de sept récits, de longueur inégale et de styles assez divers, consacrés aux différentes formes de cohabitation, pacifiques ou conflictuelles, édifiantes ou horribles, entre maîtres créoles, esclaves noirs et mulâtres. Avec ses vingt-neuf chapitres, « Madeleine Jérémie », qui ouvre l'ensemble, forme un petit roman, comme « Tobine », qui le referme. Centrées sur des figures féminines, ces deux histoires tragiques mettent en scène, l'une la « demi-mulâtresse » Madeleine, victime des interdits raciaux qui tiennent lieu de fatalité nouvelle, l'autre la belle figure de l'esclave éponyme qui accepte d'être condamnée à mort pour sauver sa maîtresse. Dans ces deux textes au romanesque exacerbé, le lecteur reconnaît le goût des grandes passions et de l'exotisme caractéristique du romantisme des années 1830, suranné en France l'année où paraît *Madame Bovary* mais rempli d'une émotion rajeunie pour qui les découvre aujourd'hui. Ces deux récits encadrent cinq nouvelles auxquelles la concision (de six à quinze pages) confère une nervosité plus grande. La plupart d'entre elles partent d'un préambule de nature explicatif. Cette intention didactique, particulièrement sensible dans « Les Borgias noirs », risquerait de transformer l'aventure en *exemplum* démonstratif si la violence des drames racontés, empruntés pour la plupart « aux lugubres annales des empoisonnements » (p. 109) commis par les esclaves, ne s'imposait avec force au lecteur : celui-ci n'oubliera ni Lisa la cabresse, ni Cora, qui empoisonnent leur maîtresse, l'une par orgueil et l'autre par apitoiement.

Nul n'était mieux placé que Marie-Christine Rochmann, auteur d'un ouvrage reconnu sur le marronnage (*L'Esclave fugitif dans la littérature antillaise : sur la déclive du morne, Karthala, 2000*) pour recontextualiser ces textes d'une grande complexité et en dégager l'intérêt littéraire. Rien ne manque aux informations historiques, biographiques et génétiques attendues par le lecteur, qui quitte ce livre convaincu, s'il devait encore l'être, que la connaissance de l'esclavagisme antillais passe par la recomposition de son histoire fictionnelle ●

Jean-Marie Seillan (Université de Nice-Sophia Antipolis, CTEL)

* Xavier Eyma, *Les Peaux noires : scènes de la vie des esclaves*, présentation, note technique et bibliographie de Marie-Christine Rochmann, L'Harmattan, coll. « Autrement mêmes », 2012, 242 pages.

LE ROBINSON NOIR

ALFRED SEGUIN

« Les études littéraires sont le seul domaine des […] "sciences humaines" qui commence en écartant – sans jamais s'interroger sur cette mise à l'écart préjudicielle – quatre-vingt-dix pour cent et plus de ce qui peut sembler son objet naturel. Dans les deux siècles modernes, l'écrasante majorité de ce qui s'est donné pour des « romans » […] se trouvent exclus de toute prise en considération avant de commencer. » Ce constat attristant mais bien réel effectué par Marc Angenot dans *Les dehors de la littérature* mériterait de figurer en exergue de la collection dirigée par Roger Little sous le nom de "Autrement mêmes", l'une des rares à résister à l'élitisme éditorial qui choisit de réimprimer pour la énième fois des textes partout disponibles plutôt que de donner à relire des auteurs et des textes oubliés dans les fonds des bibliothèques.

Sans doute faut-il, pour goûter *Le Robinson noir*, un roman d'aventures d'Alfred Séguin, un obscur auteur de vaudevilles et de livres pour la jeunesse actif dans le dernier quart du xixe siècle, ne pas dédaigner par principe la littérature dite populaire dont il offre une parfaite illustration. Ne pas s'étonner que l'affabulation repose sur une cascade de coïncidences (en l'occurrence de naufrages) que les codes du naturalisme (le roman paraît en 1877, l'année même de *L'Assommoir*) jugeraient invraisemblable. Ne pas refuser l'usage des stéréotypes psychologiques et ethniques, ou encore l'alternance régulière des épisodes dramatiques et des scènes de comédie, confiées ici à deux marins truculents surnommés La Gamelle et Gros-Bidon, que le genre affectionne pour bâtir sa rythmique propre. Admettre aussi que le récit soit parfois conduit avec un peu de raideur, que la langue tolère des clichés qu'un romancier plus artiste aurait écartés et que le ton soit parfois franchement sentencieux et moralisateur. Bref, admettre que la production littéraire du xixe siècle ne s'est pas bornée aux seuls auteurs reconnus aujourd'hui par les manuels et a su atteindre des publics spécifiques au moyen de genres que ceux-ci ignorent encore grandement.

À ces conditions de bon sens, on relira avec un grand intérêt cette réécriture du célèbre roman de Daniel de Foe, dont elle illustre l'extraordinaire fécondité. Repensant par inversion les rôles de Robinson et de Vendredi, Alfred Séguin imagine un Robinson survivant, à la suite d'un naufrage, sur un îlot perdu dans l'Océan Pacifique en la personne d'un jeune esclave noir qui recueille une sorte de Vendredi blanc, son frère de lait, victime à son tour d'un naufrage qui l'a jeté opportunément, des années plus tard, sur le rivage du même îlot. Dès lors, que devient le couple formé par le maître et l'esclave lorsque Charlot, l'ancien esclave humilié, est devenu le maître de la terre où son courage et son esprit d'entreprise lui ont permis de survivre, alors que George, l'ancien maître créole, un fils de famille arrogant et cruel, doit découvrir, désarmé devant l'hostilité du monde et sa propre faiblesse, les règles élémentaires de l'humanité ?

Cette lente pédagogie individuelle se double, dans la seconde partie du livre, d'un nouvel apprentissage : celui de la vie collective lorsque les jeunes gens, forcés de quitter leur île, tombent aux mains de « sauvages » anthropophages et que Charlot, combattant avec succès l'obscurantisme de l'inévitable sorcier, leur enseigne ce qui fera accéder leur communauté primitive à l'humanité et à la prospérité. Et que deviennent enfin les deux frères de lait réconciliés et égalisés par leurs aventures communes lorsqu'ils retrouvent, au moment du *happy end*, la famille et la société créoles dont les codes sociaux esclavagistes, eux, n'ont pas changé ? À ces multiples questions, *Le Robinson noir* invite ses jeunes lecteurs à réfléchir et répondre, et le matériau fictionnel qu'il leur offre comme support, dramatique et pathétique à souhait, est loin d'être simpliste.

Dans sa présentation, Roger Little confirme, en soulignant l'ambiguïté des situations et des personnages ainsi que les impensés de la narration, que cette littérature d'aventures coloniales destinée à la jeunesse, loin d'être grossière dans ses moyens et décervelante dans ses effets, a su ouvrir sur des mondes et des problèmes humains lointains la fenêtre dont le naturalisme contemporain, enfermé dans des représentations et des problématiques hexagonales, n'a guère soupçonné la nécessité ●

Jean-Marie Seillan (Université de Nice-Sophia Antipolis, CTEL)

* Alfred Séguin, *Le Robinson noir*, [Paris, P. Ducrocq, 1877], présentation de Roger Little, L'Harmattan, collection "Autrement mêmes", 2013, XXXI-211 p.

Editions

AGIER Michel, *La Condition cosmopolite,* l'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire, Paris, La Découverte, 2013

ARMINJON HACHEM Constance, *Chiisme et Etat,* CNRS éditions, paris, 2013

BALANDIER Georges, *Du social par temps incertain,* Paris, PUF, 2013

BELHASSEN David André, *Israël, amour et désamour,* Ed. de la différence, 2013

BENSOUSSAN Georges, *Juifs en pays arabes, le grand déracinement, 1850-1975,* Editions Tallandier, 2013

BERRADA Mohamed, *Vies voisines,* traduit de l'arabe (Maroc), Sindbad, Actes sud, 2013

CAMUS Albert, *Carnets,* Paris, Folio, Gallimard, 1989 et 2013

CHEBEL Malek, *100 questions sur l'islam,* Ed. La Boétie, 2013

COLLECTIF, *La nouvelle histoire des empires,* Sciences humaines, Histoire, HS. n°2, 2013

COOPER Frederick et Ann Laura Stoler, *Repenser le colonialisme,* Paris, Payot, 1997 et pour la traduction française, 2013

COQUERY-VIDROVITCH Catherine et Eric Mesnard, *Etre esclave,* Afrique-Amériques (XVè-XIXè siècle), La Découverte, 2013

DOMINIC Thomas, *Noirs d'encre,* Colonialisme, immigration et identité au cœur de la littérature afro-française, Paris, La Découverte, 2013

GEOFFROY Eric, *Le Soufisme,* Eyrolles Pratique, 2013

HAENEL Yannick , *Les Renards pâles,* L'Infini, nrf, Gallimard, Paris, 2013

HALLAQ Boutros et Heidi Toelle (dir.), *Histoire de la littérature arabe moderne,* anthologie bilingue, Sindbad / Actes sud, 2013

KEPEL Gilles, *Passion arabe, Journal 2011-2013,* Témoins, Gallimard, nrf, Paris, 2013

LAABI Abdellatif, *Un autre Maroc,* La Différence, coll. Politique, Paris, 2013

LAABI Jocelyne, *Hérétiques,* La Différence, coll. Littérature, Paris, 2013

LENZINI José, *Mouloud Feraoun, un écrivain engagé,* Solin / Actes Sud, 2013

LUFFIN Xavier, *Printemps arabe et littérature,* Ed. Académie royale de Belgique, 2013

MARTINEZ-GROS Gabriel et Valensi Lucette, *L'Islam, l'islamisme et l'Occident, genèse d'un affrontement,* Histoire, Paris, Points, Editions du Seuil, 2004 et pour la nouvelle édition, 2013

MEDDEB Abdelwahab et Benjamin Stora (dir.), *Histoire des relations entre juifs et musulmans des origines à nos jours,* Paris, Albin Michel, 2013

NAJAR Sihem, *Penser la société tunisienne aujourd'hui,* IRMC et Cérès éditions, Tunis, 2013

REISS Tom, *Dumas, Le comte noir,* Paris, Flammarion, 2013

SEVRY Jean, *Quatre femmes écrivains dans l'aventure coloniale,* Les cahiers de la Sielec n°9, Paris-Pondicherry, Editions Kailash, 2013

SIMON-NAHOUM Perrine et Michel Espagne, *Passeurs d'Orient : les juifs dans l'orientalisme,* Editions de l'éclat, 2013

SINGARAVELOU Pierre, *Les Empires coloniaux* (XIXè-XXè siècle), Poche, 2013

THUILE Henri, *Littérature et Orient,* ELLUG, coll. Vers l'Orient, 2013

ZARCONE Thierry, *Le Soufisme,* Gallimard, Paris, 2013

BERENSON Edward, *Les Héros de l'Empire.* Brazza, Marchand, Lyautey, Gordon et Stanley à la conquête de l'Afrique, traduit de l'anglais par marie Boudewyn, Pour l'Histoire, Paris, Perrin, 2012

DARMON Pierre, *L'Algérie des passions,* 1870-1939, Tempus, Perrin, Paris, 2012

FREMEAUX Jacques et Barjot Dominique (dir.), *Les Sociétés coloniales à l'âge des empires,* des années 1850 aux années 1950, Histoire, SEDES, CNED, Paris, 2012

FREMEAUX Jacques, *Les Empires coloniaux,* une histoire-monde, Biblis, CNRS éditions, Paris, 2012

KEPEL Gilles, *Le Prophète et Pharaon,* Les mouvements islamistes dans l'Egypte contemporaine (1ère éd. La Découverte, 1984), Repris dans Folio Histoire n°194, Paris, 2012

KEPEL Gilles, *Banlieue de République,* Gallimard, Paris, 2012

KEPEL Gilles, *Quatre-vingt-treize,* Gallimard, Paris, 2012

SAMIN Richard (éd.), *Rudyard Kipling,* Les Cahiers de la Sielec n°8, Editions Kailash, Pondicherry—Paris, 2012

SEVRY Jean, *Un Voyage dans la littérature de voyage, L'Harmattan,* Paris, 2012

SALLMAN Jean-Michel, *Le Grand désenclavement du monde 1200-1600,* Paris, Payot, 2011

AUTREMENT MÊMES

Paris, L'Harmattan

TITRES RÉCENTS

CHARBONNEAU Louis, *Contes d'AEF, 1880-1910,* Ouvrage inédit accompagné de documents inédits, présentation de Roger Little, 2014

CHARBONNEAU Louis, *Mambu et son amour,* avec de nombreux documents inédits, présentation de Roger Little, 2014

CHARBONNEAU Louis, *Fièvres d'Afrique* suivi de récits inédits : *La Duchesse : La Recluse et Minne Water : lac d'amour (extraits),* présentation de Roger Little, avec la collaboration de Claude Achard, 2014

LEBEL Roland, *L'Afrique occidentale dans la littérature française* (depuis 1870), présentation de Pierre-Philippe Fraiture, avec la collaboration de Roger Little, 2014

REYBAUD Fanny, *Quatre romans antillais,* présentation de Lesley S. Curtis, 2014

CANU Adrien Henri, *La pétaudière coloniale,* présentation de Boris Lesueur, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-00210-1, 2013

DIGU'EN Abou, *Mon Voyage au Soudan tchadien,* présentation de Nimrod, avec la collaboration de Roger little, 2013

ESCHOLIER Raymond, *Avec les tirailleurs sénégalais 1917-1919 :* Lettres inédites du front d'Orient, 2 tomes, texte annoté par André Minet, 2013

ESCHOLIER Raymond, *Mahmadou Fofana,* présentation de Roger Little, 2013

GUILLOT René, *Le Blanc qui s'était fait nègre,* présentation de Maria Chiara Gnocchi, avec la collaboration de Roger Little, 2013

MILLE Pierre, *L'Illustre Partonneau, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-336-00255-2, 2013*

SEGUIN Alfred, *Le Robinson noir,* présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-00156-2, 2013

BONNETAIN Paul, *En Guyane : Le Nommé Perreux suivi de Contes et nouvelles antillo-guyanais,* présentation de Frédéric Da Silva, 2012

DELAFOSSE Maurice, *Broussard ou Les Etats d'âme d'un colonial, suivis de ses propos et opinions,* présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little, 2012

DELAVIGNETTE Robert (sous le pseudonyme de Louis Faivre), *Toum : une « petite alliée » d'Ouagadougou,* présentation d'Henri Copin, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-296-96643-7, 2012

EYMA Xavier, *Les Peaux noires : scènes de la vie d'esclaves,* présentation de Marie-Christine Rochmann, ISBN 978-2-296-97007-6, 2012

GOURAUD Julie, *Les deux enfants de Saint-Domingue* suivi de Michel Möring, *L'Esclave de Saint-Domingue,* présentation de Roger Little, ISBN 978-2-336-00205-7, 2012

JOSEPH Gaston, *Koffi : roman vrai d'un noir,* présentation de Lourdes Rubiales, ISBN 978-2-296-55706-2, 2012

LACOUR louis, *Pyracmond ou Les Créoles : drame lyrique en 3 actes,* Texte et documzents inédits, Présentation de Michelle Cheyne, ISBN 978-2-296-96610-9, 2012

LAFONT Charles et Desnoyer Charles, *Le Tremblement de terre de la Martinique : drame en cinq actes, suivi de documents inédits,* présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-296-96600-0, 2012

SENGHOR Lamine, *La Violation d'un pays et autres textes anticolonialistes,* Présentation de David

Murphy, 2012

BALZAC Honoré de (sous le pseudonyme d'Horace St Aubin), *Le Nègre,* mélodrame en trois actes, présentation de Sarah Davies Cordova et Antoinette Sol, ISBN 978-2-296-56096-3, 2011

LEBLOND Marius-Ary, *Écrits sur la littérature coloniale,* présentation de Vladimir Kapor, 2011

MANGIN Lt-Col. Charles, *La Force noire,* Présentation d'Antoine Champeaux, ISBN 978-2-296-54759 -9, 2011

NOLLY Emile, *Hiên le Maboul,* présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-296-54363-8, 2011

SYLVAIN Georges, *Cric ? Crac ! Fables de La Fontaine racontées par un montagnard haïtien,* accompagnées d'un CD de Fables créoles lues par Mylène Wagram, présentation de Kathleen Gyssels, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-296-54485-7, 2011

AUTEURS VARIES, *Le Combat pour la liberté des Noirs dans le Journal de la société de la morale chrétienne (1822-1834),* 2 Tomes, Présentation de Marie-Laure Aurenche, T. 1 : ISBN 978-2-296-12747-0, T. 2 : ISBN 978-2-296-12748-7, 2010

AVELLANEDA Gertrudis Gomez de**,** *Sab : roman original*, inédit en français, traduction d'Elisabeth Pluton, présentation de Frank Estelmann, ISBN 978-2-296-12066-2, 2010

BONNETAIN Paul, *Au Tonkin*, suivi d'extraits de sa correspondance et d'un choix de ses nouvelles, présentation de Frédéric Da Silva, ISBN 978-2-296-11600-3, 2010

HOFFMANN Léon-François, *Haïti : regards*, présentation de Léon-François Hoffmann, ISBN 978-2-296-11523-1, 2010

LECOINTE-MARSILLAC, *Le More-Lack ou Essai sur les moyens les plus doux et les plus équitables d'abolir la traite et l'esclavage des nègres d'Afrique en conservant aux colonies tous les avantages d'une population agricole*, présentation de Carminella Biondi, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-296- 12967-2, 2010

PUJARNISCLE Eugène, *Philoxène,* ou *De la littérature coloniale*, présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little : ISBN 978-2-296-11497-5, 2010

ROUBAUD Louis**,** *Viet Nam : la tragédie indochinoise*, présentation d'Emmanuelle Radar, ISBN 978-2-296-12069-3, 2010

SERMAYE Jean**,** *Barga, maître de la brousse* : roman de mœurs nigériennes, présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-296-12067-9, 2010

Agenda Par Roland Roudil

Appels à communication – Colloques - Rencontres

Pour de plus amples informations, se reporter au site : http://www.fabula.org/

Les dates indiquées correspondent à la date-limite des dépôts de demande de participation ou de proposition de contribution, et non pas à la date des manifestations ou d'édition.

- **15 novembre 2013 / Ouvrage**

•

 Visages et représentations de la femme dans la littérature camerounaise postcoloniale.

- **Avant le 15 novembre / Publication en ligne**

 Dossier spécial : Patrick Chamoiseau

- **30 novembre 2013 / Ouvrage collectif**

 L'écriture de la nouvelle africaine francophone : du confort à l'inconfort.

- **30 novembre 2013 / Colloque** (Nouakchott - Mauritanie)

 La poétique de l'histoire dans la littérature africaine francophone.

- **31 novembre 2013** / **Ouvrage collectif**

 Jeux et enjeux du fragmentaire dans les productions africaines contemporaines.

- **31 novembre 2013** / **Ouvrage collectif**

 Le français : un patrimoine africain.

- **15 décembre 2013** / **Congrès** (Ontario)

 Vers une francophonie sans frontière?

- **15 décembre 2013 / Numéro inaugural de la revue "Planeta literatur"**

 L'Europe et le Maghreb : les regards croisés.

- **15 décembre 2013** / **Congrès** (Ontario - Canada)

 Enfant témoin et / ou victime de la société moderne dans la littérature contemporaine postcoloniale d'expression française (Afrique, Asie, Caraïbe)

- **15 décembre 2013** / **Congrès** (Ontario)

 Le temps et l'espace dans la littérature francophone contemporaine

- **18 décembre 2013 / Colloque** (Alger)

 Politiques linguistiques nationalistes et situation du français dans l'espace francophone à l'ère de la mondialisation

- **20 décembre 2013 / Colloque (Québec)**

 Intertextualités francophones

- **10 janvier 2014 / Colloque (New-Delhi)**

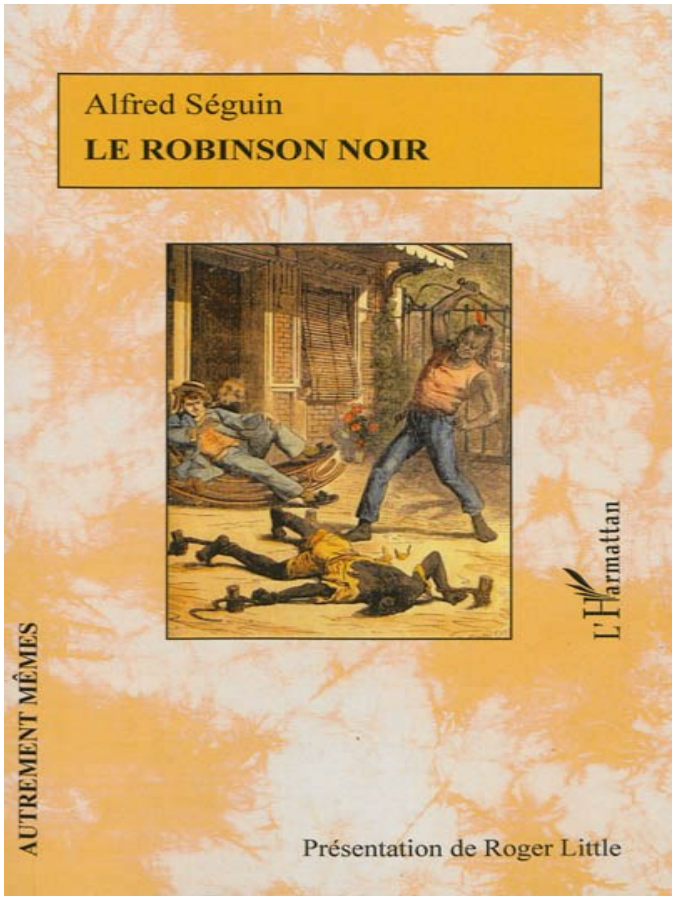
 L'Inde dans les autres littératures (Voir la présentation sur la page d'accueil du site de la Sielec)

- **1 février 2014 / Colloque (Lorient, Bretagne)**

 Massacres et répressions dans le monde colonial : Archives et fictions au service de l'historiographie ou du discours officiel ?

- **28 février 2014 / Ouvrage collectif**

 Ouvrage sur Mongo Beti



Colloques, rencontres, conférences, expositions…,
Envoyez vos informations à :
rr-sielec@orange.fr